Bulletin hispanique
Université Michel de Montaigne Bordeaux

112-1 | 2010
Actes du Colloque « langue, littérature, littéralité »

Claude Bataillon, *Marcel Bataillon. Hispanisme et engagement. Lettres, carnets, textes retrouvés (1914-1967)*

Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2009

Jacques Maurice

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1212
DOI : 10.4000/bulletinhispanique.1212
ISSN : 1775-3821

Éditeur
Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2010
Pagination : 462-469
ISBN : 978-2-86781-692-5
ISSN : 0007-4640

Référence électronique
Jacques Maurice, « Claude Bataillon, *Marcel Bataillon. Hispanisme et engagement. Lettres, carnets, textes retrouvés (1914-1967)* », *Bulletin hispanique* [En ligne], 112-1 | 2010, mis en ligne le 04 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1212 ; DOI : https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1212

Tous droits réservés

Claude Bataillon, *Marcel Bataillon. Hispanisme et engagement. Lettres, carnets, textes retrouvés (1914-1967)*, Préface de Augustin Redondo, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009, 177 p. – ISBN : 978-2-8108-0049-3 (Publié avec l'aide de la Fondation Singer-Polignac, l'Office culturel de l'Ambassade d'Espagne en France, la Société des Hispanistes Français).

Pour la génération d'hispanistes entrée dans l'Enseignement Supérieur dans les années 1960, Marcel Bataillon était probablement plus que le « prince des hispanistes » dont parle le préfacier de l'ouvrage que nous commentons : il en était en quelque sorte le Pape… Tiré à quatre épingles, le visage impassible, couronné de cheveux blancs, égayé d'une fine moustache, l'homme en imposait par sa prestance. Quel ne fut pas l'émoi de l'assistance lorsqu'en 1973, à Dijon – sa ville natale –, le premier Président d'Honneur de la Société des Hispanistes Français, la SHF, – dont il était l'un des fondateurs – fut pris d'un malaise, heureusement sans gravité. La notoriété qu'il avait acquise comme Professeur au Collège de France avant d'en devenir l'Administrateur, avait été employée à structurer une jeune discipline : avant la création de la SHF on était *hispanisant* – pratiquant d'une langue étrangère –, désormais on serait *hispaniste* – spécialiste d'une discipline à part entière. Ce fut, sans doute, l'un des derniers engagements de Marcel Bataillon, éludé dans l'ouvrage que lui consacre l'un de ses fils : ce ne fut pas le moindre car, sur cette lancée, il devint le premier Français à présider la *Asociación Internacional de Hispanistas*, AIH, passant le relais à la tête de la SHF à Noël Salomon, de vingt ans son cadet, homme engagé lui aussi quoique sous une autre bannière, les deux hommes ayant en commun un antifascisme découlant de leur solidarité, diversement agissante, envers les républicains espagnols en butte à l'agression des forces réactionnaires[2]. En mettant en pleine lumière les options idéologiques et politiques du savant, l'ouvrage de Claude Bataillon permet ainsi de mieux comprendre des choix qui ne furent paradoxaux qu'en apparence.

Les matériaux qui y ont été réunis construisent la biographie intellectuelle d'un jeune homme doué, reçu à l'ENS de la rue d'Ulm à l'âge de 18 ans, qui, l'Agrégation d'espagnol obtenue à 25 ans, enchaîne séjours de recherche à Madrid et à Lisbonne avant de « faire ses classes » d'enseignant au lycée de Talence : pendant longtemps, ce fut l'usage pour les jeunes agrégés de s'initier

2. *Boletín de la Asociación Internacional de Hispanistas*, Fundación Duques de Soria, Soria, n° 9/02, Galería de retratos : *Marcel Bataillon* par Augustin Redondo, Presidente de Honor de la AIH, p. 31-32 et n° 13/06, Galería de hispanistas / *Noël Salomon (1917-1977)* par Jean-François Botrel, Université Rennes2/UNED, p. 33-39.

à l'exercice du métier en passant quelques années dans l'Enseignement Secondaire avant d'accéder à l'Enseignement Supérieur. Marcel Bataillon, qui avait déposé un sujet de thèse dès novembre 1921, entre, à l'âge de 34 ans, comme Chargé d'Enseignement à la faculté des lettres d'Alger en février 1929 ; il y restera jusqu'à l'automne 1937, date à laquelle il est élu professeur à la Sorbonne, peu de temps après la soutenance de sa thèse sur *Erasme et l'Espagne*. Telles sont, dans leur sécheresse, les étapes d'une carrière exemplaire qui trouve son couronnement, la 2e Guerre Mondiale à peine terminée, avec l'élection en 1945 au Collège de France où il exercera vingt ans durant, soit plus de la moitié de sa vie professionnelle. La quantité de textes inédits utilisés, le discernement avec lequel ils ont été sélectionnés et assemblés dans ce livre permettent au lecteur de percevoir comment se sont imbriqués, dans le cas de ce fils de biologiste réputé, l'Histoire tragique du XXe siècle et une histoire individuelle.

La première épreuve est celle de la Grande Guerre, celle de 1914-1918. Elle est doublement déterminante pour le jeune Marcel qui n'a pas vingt ans lorsque le conflit éclate. Réformé temporairement pour raisons de santé, le jeune normalien, qui avait fait auparavant des études de Lettres, effectue, de décembre 1915 à juin 1916, un séjour en Espagne qui lui révèle sa vocation d'hispaniste. À son retour en France, « il fait l'École de Fontainebleau pour être officier d'Artillerie », avant de se retrouver au front au milieu de 1917. La mort d'un frère cadet, tué au Chemin des Dames, lui aurait fait perdre toute illusion quant à la légitimité de cette guerre contre « le Boche », dont il avait analysé la propagande faite dans une Espagne restée neutre. Selon l'auteur du livre, cette expérience traumatisante aurait constitué le terreau nourrissant le pacifisme de l'homme mûr.

Le carnet de voyage en Espagne – le plus long des inédits du recueil – mérite qu'on s'y arrête. En effet, le normalien pétri de culture classique découvre la réalité contrastée de l'Espagne de l'époque et les notes de son séjour prolongé à Madrid, puis à Séville, témoignent d'un sens indéniable de l'observation. Une rapide description de la Plaza Mayor de Madrid – avec militaires en uniformes, troupeaux de dindons et crèches colorées – évoque celle d'un Pérez Galdós dans *Fortunata y Jacinta*. Ses remarques sur l'absence de bibliothèques de quartier ne sont pas, hélas !, entièrement périmées : le taux de lecture outre Pyrénées est encore l'un des plus bas d'Europe. La façon dont les industriels français mettent à profit les circonstances pour « inonder le marché espagnol » de leurs produits – machines à coudre Singer et machines agricoles pour une grande culture en développement – est bien analysée à propos de l'activité portuaire de Séville. Est également relevée « la curieuse mentalité des Andalous… qui placent leurs capitaux en terres » et

« surtout prêtent aux pauvres diables, comme des juifs », ajoute non sans humour le voyageur. Celui-ci fait état de ses rencontres avec des « jeunes gens aimables, quelques uns très cultivés » : parmi eux, Blas Infante, auteur de *Ideal Andaluz*, dont il établit justement la filiation régénérationniste en le présentant comme « disciple de (Joaquín) Costa ».

Cela dit, ce voyage n'est pas totalement désintéressé. Le jeune homme a été chargé d'une mission auprès des Consulats de France en Espagne dans le but d'améliorer la propagande de son pays et de contrecarrer celle, très active, de l'Allemagne : il s'agit, pour les belligérants, de gagner à leur cause l'opinion publique des pays neutres. Or, comme le note le jeune homme dès son arrivée, s'il y a très peu de germanophiles à l'Université, la presse conservatrice, influente, est généralement hostile aux Alliés et sensible à la propagande « boche ». Il ressort des indications fournies au lecteur que les autorités militaires auraient confié au normalien boursier une sorte de mission exploratoire sous l'égide d'un Comité International de Propagande des Alliés qui n'est documenté dans aucun des ouvrages et études de référence[3] mais qui est contemporain d'autres initiatives comme celle de Mgr Baudrillart mentionnée incidemment. Il est, en tout cas, significatif que, dans le rapport de synthèse établi au terme de sa mission, Marcel Bataillon soutienne un point de vue identique à celui que le Consul de France à Barcelone exprimait quelques mois auparavant : pour celui-ci, « les victoires alliées » étaient la meilleure des propagandes[4] ; pour le chargé de mission, « ce sont les événements militaires qui doivent faire propagande pour nous » et les brochures « insister sur notre force plus que sur notre droit ».

La seconde épreuve est celle que Marcel Bataillon choisit d'affronter dans les derniers temps de son affectation à Alger, celle du combat anticolonialiste sous la bannière du Front Populaire. Dès l'après-guerre, il se serait inscrit à la SFIO ; en 1934, il donne son adhésion au Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes, CVIA, né au lendemain des émeutes parisiennes du 6 février 1934, et qui rassemble, sous le triple patronage de Paul Rivet, Alain et Paul Langevin, les différentes sensibilités de la gauche : socialiste, radicale et communiste. C'est à Jean Baruzi, historien et philosophe des religions,

3. Paul Aubert, « La propagande étrangère en Espagne pendant la Première Guerre Mondiale » in *Españoles y franceses en la primera mitad del siglo XX*, Madrid, CSIC-Centro de Estudios Históricos-Departamento de Historia Contemporánea, 1986, pp. 357-411. – Antonio Niño, *Cultura y diplomacia : los hispanistas franceses y España-1875-1931*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez, SHF, 1988, 481 p., V-VII – Jean-Marc Delaunay, *Des Palais en Espagne. L'Ecole des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, 1994, 670 p., 131 p.

4. P. Aubert, art. cit., p. 384.

auquel il s'est lié d'amitié lors de son séjour à la Casa de Velázquez en 1921-22, que Marcel Bataillon se livre le plus dans une correspondance récemment éditée et dont son fils utilise de larges extraits. Lui qui, en novembre 1934, ne se sentait nullement « combattant d'une cause », s'emploie en mars 1936 à justifier « l'intervention de l'intellectuel au vif de la politique » à l'instar d'un Ortega y Gasset et « d'autres intellectuels espagnols de premier ordre » (pensait-il à ce qu'ils avaient tenté en 1931-32 avec la *Agrupación al Servicio de la República* ?). À l'incitation d'un collègue juriste, Marcel Bataillon se lance alors dans l'arène politique en présentant sa candidature aux élections législatives au moment précisément où il est en train de terminer sa thèse. Se voulant libre d'engagements partisans, désireux de faire une campagne d'idées, il n'arrive qu'en troisième position des candidats de gauche et « pour barrer la route au fascisme » appelle ses électeurs à voter, au second tour, pour le candidat radical qui s'impose finalement sur celui soutenu par les Croix de Feu. Dressant le bilan de cette expérience, il dit sa satisfaction d'avoir fait « une campagne d'éducation civique » et « d'être entré en contact avec les milieux juifs d'Alger qui sont si curieux et à certains égards si sympathiques » (parmi eux un certain Aboulker, mentionné dans « une chansonnette amicale » d'un collègue, *La mazurka du blackboulé,* et qui était probablement père de José, grand résistant et neurochirurgien célèbre récemment décédé[5]).

Si, en un sens, le chercheur est soulagé de ne pas être élu, le citoyen poursuit le combat en faveur d'une politique qui satisferait progressivement le désir d'assimilation d'élites indigènes occidentalisées auquel, regrette-t-il en décembre 1935, on n'oppose que refus et mesures répressives. En février 1937, Marcel Bataillon publie dans *Vigilance*, le bulletin du CVIA, un article à la fois très polémique et très documenté : « Les indigènes algériens à la porte de la cité française ». Son objet est d'analyser et de défendre le projet présenté en décembre 1936 d'élargissement des droits civiques aux Algériens musulmans par Maurice Viollette, ancien gouverneur général en Algérie, auteur d'un livre au titre prémonitoire : *L'Algérie vivra-t-elle ?* (1931), nommé Ministre d'Etat dans le cabinet Léon Blum issu du succès électoral du Front Populaire. L'enjeu était de taille : il s'agissait de conférer la qualité d'électeurs à des catégories d'Algériens signalés pour « services rendus à la patrie » en leur garantissant le maintien de leur statut personnel[6] et en les

5. Cf. sa nécrologie dans *Le Monde* du 2 décembre 2009.

6. Il est défini ainsi par Marcel Bataillon, p. 93-94 de l'ouvrage commenté : « Ce sont les règles de droit civil tirées du Coran et sur lesquelles se règle la vie musulmane. On met particulièrement en relief la polygamie, la rupture du mariage par répudiation pure et simple, le régime successoral qui désavantage les femmes ».

intégrant dans un collège unique pour l'élection des six députés représentant l'Algérie au Parlement, soit environ 25 000 électeurs potentiels – pour une communauté qui représentait 80 % de la population – à côté de quelques 185 000 Européens. L'hostilité fut telle qu'aux élections locales suivantes il se produisit un net virage à droite : dès lors le projet s'enlisa avant d'être enterré au printemps 1939 ; la question coloniale n'était pas au premier plan des préoccupations du gouvernement de Front Populaire, ni de ses soutiens[7]. Bref, Marcel Bataillon analysait par le menu les manœuvres des adversaires du projet Viollette, démontait « les arguments de la peur et les prophéties catastrophistes », dénonçait « un antisémitisme… fomenté surtout par des "nationaux" dont beaucoup sont des "néo-français" d'origine espagnole » avant de conclure on ne peut plus nettement : « Le fond de la question est économique. Il faut que le colonialisme meure pour que la démocratie vive. Et la démocratie, ici comme ailleurs, sera sociale et économique ».

D'autres épreuves l'attendaient : la Guerre d'Espagne, les prolégomènes de la Seconde Guerre Mondiale, « l'étrange défaite » – stigmatisée par Marc Bloch – de 1940, l'Occupation … Ses lettres à son ami Baruzi – celle du 26 avril 1937 en particulier, le jour du bombardement de Guernica –, sa polémique, si « courtoise » fût-elle, avec le très catholique Robert Ricard –qui sera haut fonctionnaire de Vichy à Rabat de 1940 à 1943 –, sont sans ambiguïté : tandis que ce dernier « entre Negrín et Franco choisit Franco », le Professeur à la Sorbonne fait la part des choses : « tout ce terrorisme d'aveugle vengeance de l'Espagne rouge me paraît moins inhumain que les massacres systématiques des soutiens de l'ordre ». Il se soucie du sort de ses amis, de ses collègues restés fidèles à la République et lui qui ne signe pas de pétition souscrit un « appel à l'aide en faveur des artistes, écrivains et savants hôtes de la France ». Il n'acceptera jamais d'invitation officielle de l'Espagne franquiste.

La montée des fascismes en Europe, l'accession de Hitler au pouvoir mettent à rude épreuve des convictions pacifistes affermies au fil du temps. Dans le milieu où évolue Marcel Bataillon, on est hanté par le spectre de la « boucherie » de 14-18 : le maintien de la paix passe avant la nécessité de faire barrage au fascisme pour les tenants du pacifisme intégral. L'un d'eux est un ami : il s'appelle Michel Alexandre, il est marié à la sœur du sociologue Maurice Halbwachs, Jeanne, il est professeur de Philosophie en hypokhâgne au lycée Henri IV. Ses anciens élèves qui l'ont eu au lycée Louis le Grand au

7. Elle est considérée comme l'un des « points aveugles » de la coalition gouvernementale par Michel Margairaz et Danielle Tartakowsky, *L'avenir nous appartient. Une histoire du Front Populaire*, avec la participation de Daniel Lefeuvre, Paris, Larousse, 2006, 240 p. : ouvrage utile pour mettre en perspective l'action et les positions de M. Bataillon sur la question.

début des années 1950 se souviennent de cet homme malingre qui, atteint d'une claudication remontant à la petite enfance, s'aidait d'une canne pour se déplacer et qui, la tête légèrement inclinée en arrière, revenu peut-être de son pacifisme d'avant-guerre, les initiait à la philosophie grecque en leur faisant étudier le Platon du *Banquet* et de *La République*… Alexandre avait quitté la SFIO peu de temps avant que Bataillon y adhérât, il était devenu disciple d'Alain, éditeur de ses *Libres Propos*, revue qui parut de 1921 à 1936[8]. Ces pacifistes à tout crin étaient non seulement « munichois », mais 31 d'entre eux – dont Alain et Alexandre – allèrent jusqu'à appeler publiquement, en septembre 1939, c'est-à-dire après la déclaration de guerre, à une « Paix immédiate », ce qui entraîna des poursuites à leur encontre. C'est à cette occasion que Marcel Bataillon écrivit à Alexandre déplorant que « ce régime » – celui de la 3e République – « confisquât à froid les libertés »[9].

Si nous nous référons à cette lettre, non reproduite dans l'ouvrage que nous commentons, c'est pour éclairer par contraste l'attitude de celui qui est directeur de l'Institut hispanique depuis l'automne 1940 lorsqu'il est arrêté le 29 juin 1941, puis interné, ainsi que Michel Alexandre, au camp de Royallieu, près de Compiègne. Si le « carnet vert », mis au net par un autre de ses fils, Pierre, fourmille de précieuses notations sur la façon dont un grand intellectuel emploie son temps au jour le jour, dans l'ignorance du sort qui lui sera réservé, sa correspondance avec son épouse est, quant à elle, révélatrice d'un état d'esprit. Arrêté par la police française huit jours après l'entrée en guerre de l'Allemagne contre l'URSS, il ne sait pas que ça a été « à la demande de la Gestapo », ainsi que l'indique son dossier à la Préfecture de Police. Il n'est pourtant ni juif – contrairement à Michel Alexandre révoqué par Vichy –, ni franc-maçon, ni *a fortiori* communiste et c'est ce qui l'indigne au plus haut point : qu'on le catalogue comme tel, lui qui a été munichois – rappelle-t-il à sa femme, et « pacifiste notoire » – comme l'indique une fiche de police –, est, à ses yeux, « proprement un scandale ». Au demeurant, c'est à la suite de démarches effectuées par des amis pacifistes passés à la collaboration avec l'occupant que Michel Alexandre puis Marcel Bataillon sont libérés au bout de quelques semaines d'internement

8. On trouve des notices très utiles pour l'éclairage des rapports entre antifascisme et pacifisme dans le *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes. Les lieux. Les moments*, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, Paris, Seuil, 1996 : voir notamment Alain, Alexandre, Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes, Ligue des Droits de l'Homme.

9. Annette Becker, *Maurice Halbwachs. Un intellectuel en guerres mondiales 1914-1945*, Préface de Pierre Nora de l'Académie française, Paris, Agnès Vienot, 2003, p. 336. Deux longs développements du chapitre 4 sont consacrés au couple Alexandre et à son pacifisme intégral.

pendant lesquelles, notait le second, « officiers et sous-officiers allemands (avaient été) bienveillants ».

D'après l'auteur de ce livre qui, on l'a compris, n'a rien d'une œuvre pieuse, l'internement arbitraire dont son père fut victime aurait dissuadé celui-ci de poursuivre son engagement dans la vie de la cité. Grand serviteur de l'État républicain, savant consacré, c'est sur le tard, une fois la retraite prise, que Marcel Bataillon s'investit dans le domaine éducatif à la tête de l'association Défense de la Jeunesse Scolaire. A l'issue d'un colloque de scientifiques tenu à Caen en novembre 1966, Marcel Bataillon synthétise, en quelques feuillets retrouvés dans l'ouvrage *Rebâtir l'école*, un projet de rénovation des enseignements secondaire et primaire qu'il pourrait être intéressant, pour un historien de l'éducation, de comparer au Plan Langevin-Wallon de la Libération. Si ce n'est pas ici le lieu de le faire, on relèvera toutefois que ses idées directrices n'ont rien perdu de leur actualité, qu'il s'agisse de l'« obsession » du baccalauréat, de la nécessité de « redonner l'appétit d'apprendre », de « réduire les programmes », et *in fine* de la certitude que la réforme ne peut se faire soudainement « comme par un coup de baguette magique »…

En fin de compte, cet ouvrage – modeste par le volume, riche par le contenu – dessine l'image d'un homme longtemps tiraillé entre une vocation, précoce, de chercheur et une indéniable conscience civique. Humaniste, Marcel Bataillon le fut à l'instar du penseur dont il avait dégagé l'influence dans l'Espagne du XVI[e] siècle pour le renouveau d'une spiritualité fondé sur le rejet de la scolastique et du formalisme religieux[10]. Ce n'était pas un homme d'action – il le reconnaît lui-même dans ses lettres à Baruzi –, ce fut un homme de progrès, représentatif d'une gauche réformiste qui répudiait les extrêmes, et qui, en raison de son appartenance à la génération du « Feu », celle de la Grande Guerre, ne mesura pas toujours, à l'heure des périls, l'impasse où la conduisait un pacifisme jusqu'auboutiste. Il faut savoir gré à ses fils, notamment au géographe Claude Bataillon, de n'avoir rien celé

10. Introduction très claire à ces questions par Joseph Pérez, « XVI[e] siècle. Humanisme et Renaissance » in *Histoire de la littérature espagnole*, dir. Jean Canavaggio, tome I, Paris, Fayard, 1993. Ouvrage publié avec le concours du Centre national des lettres.

des contradictions de leur père, un grand savant, un grand hispaniste dont ils offrent ainsi un portrait extrêmement vivant. Il faut également savoir gré à l'éditeur de proposer aux lecteurs, notamment aux plus jeunes, un document qui leur montre de façon convaincante que l'on peut être à la fois chercheur accompli et citoyen engagé.

Jacques MAURICE